

Introduction

Sur les rivages de mondes infinis, les enfants jouent...
Rabindranath Tagore.

Qui ne s'est pas mis en danger à l'adolescence ? Entre l'alcool, le tabac, les drogues illicites, les comportements dangereux sur la route, les prises de risques insensées sur les falaises ou sur les vagues, les actes « incivils » ou carrément délictueux, le jeu avec la mort ou les tentatives de suicide, les « passages à l'acte » sexuels non protégés, les fugues, etc., quel parent ne s'est pas inquiété à propos du comportement de son enfant, surtout entre quinze et vingt-cinq ans ?

Oui, mais voilà... La vision traditionnelle de la « décade tumultueuse » (de quinze à vingt-cinq ans) comme une période qui serait nécessairement de rébellion et de mise en danger de soi est sans doute une peu simplificatrice. Il y a des différences importantes d'un individu à l'autre. Quasiment tous les adolescents rencontrent l'alcool, le tabac, les drogues illicites, accèdent à la route, pratiquent des sports, etc. Ce livre essaie surtout de comprendre quels sont ceux qui vont devenir dépendants des produits, mourir sur la route, sur une falaise ou sur une vague, devenir délinquants. Parmi tous ces adolescents mettant la barre « un peu haut », quels sont ceux qui vont la mettre « trop haut » et ne pas survivre. Mon objectif est ici de placer la lunette du microscope sur la famille.

On parle beaucoup de deux autres types d'influences : les médias et les pairs. Dans le premier type, nous avons les films comme *Taxi*, les séries télévisées où les policiers conduisent aussi mal que les malfrats puisqu'il s'agit justement de les arrêter, les jeux sur ordinateurs où l'on doit écraser le plus de piétons possibles, les scènes de violence en permanence sur les

écrans et sur l'internet, l'invasion de la pornographie sur divers supports, les publicités des alcooliers, etc.

Le second type d'influence est celles des pairs. Entre quinze et vingt-cinq ans, le champ relationnel s'ouvre et l'on peut faire de « mauvaises rencontres », avoir de « mauvaises fréquentations », qui influenceront le rapport aux risques, aux substances psychoactives, et aux règles.

Certes, ces deux sources d'influence existent, mais ce que nous voulons montrer dans ce livre, c'est qu'elles pèsent de peu de poids par rapport aux influences de l'environnement familial, et ce même entre quinze et vingt-cinq ans.

Les « conduites à risques », à l'adolescence, désignent un répertoire de comportements très différents les uns des autres, mais avec des traits communs : la mise en danger plus ou moins volontaire de soi accompagnée d'un développement à cette période de la vie ; on les regroupera schématiquement dans quelques grands sous-ensembles de ce répertoire. Dans la terminologie de la psychiatrie de l'enfant, on distingue les problèmes *externalisés* et les problèmes *internalisés* de comportement.

Dans le premier cas, celui des problèmes *externalisés*, les émotions négatives sont dirigées contre les autres, manifestées par le manque de contrôle, la colère, l'agression, la frustration ; actes délictueux, accidents, suicides, fugues et destructions rentrent dans cette catégorie. On peut différencier, parmi les troubles externalisés, les comportements agressifs et les comportements délinquants qui ne renvoient pas nécessairement aux mêmes causes.

Dans le second cas, celui des problèmes *internalisés* de comportement, les émotions négatives sont dirigées contre soi, manifestées par l'inhibition, la peur et l'anxiété ; la psychopathologie, les addictions, les troubles du comportement alimentaire, la timidité, le repli sur soi, la fatigue et les céphalées rentrent dans cette catégorie.

La distinction entre ces deux types de problèmes ne doit pas nous faire oublier les interactions et les séquences temporelles, ou « cascades développementales ». Les troubles externalisés chez l'enfant (le syndrome d'hyperactivité/déficit attentionnel...) perturbent, par exemple, son adaptation scolaire et cette perturbation à l'adolescence conduira à des troubles internalisés chez le jeune adulte.

Notre réflexion envisagera successivement trois objets : la prise de risques, l'addiction et enfin la transgression.

La prise de risques

La prise de risques se manifeste de différentes façons.

- LES COMPORTEMENTS DANGEREUX SUR LA ROUTE

Première cause de mortalité des jeunes, il est logique de les présenter d'emblée. Le surrisque des jeunes usagers de la route est dorénavant un phénomène établi : les quinze/vingt-cinq ans représentent 8 millions de personnes, soit 15% de la population française, 25% des tués sur la route et 32% des blessés graves. Les handicaps en résultant constituent notamment le principal problème de santé publique posé par les jeunes dans notre pays. Chaque année, mille cinq cents jeunes se tuent et dix mille se blessent gravement sur la route. Les facteurs de risques associés à leurs accidents sont désormais balisés, et un scénario conduit à lui seul à 40% des accidents mortels : dans la nuit du samedi au dimanche, lors d'un trajet de retour des loisirs de fin de semaine, sur les routes départementales, accident à un seul véhicule impliqué par perte de contrôle en courbe et collision contre un obstacle fixe. Dans le véhicule, six principaux facteurs de risques peuvent être associés dans diverses combinaisons : alcool, drogues illicites (essentiellement cannabis et polyusage cannabis/alcool fréquent), fatigue, suroccupation du véhicule, jusqu'à cinq passagers (pression du groupe des pairs, distraction du conducteur), vitesse excessive, non-attachement à l'avant et/ou à l'arrière. Ces victimes sont à 80% des jeunes hommes, et certains éléments présentés plus loin dans ce livre permettront de comprendre cette vulnérabilité masculine.

Ce surrisque est présent partout sur la planète (du moins là où il y a des voitures) et depuis toujours (les Grecs faisaient état du surrisque des cavaliers adolescents). Devant cette constante dans l'espace et le temps, on pourrait être tenté par une vision négative des jeunes : une version *soft* en serait « il faut bien que jeunesse se passe », « de mon temps, nous étions plus ceci ou moins cela », « le niveau baisse », etc. Platon ironisait déjà sur le fait que chaque génération a tendance à trouver la suivante dégénérée ! Un biais de jalousie sans doute à propos de la génération destinée à nous remplacer. Une version plus *hard*, type

« Pensionnat de Chavannes », conduit à des actions répressives, stigmatisantes, à une « guerre des générations » en quelque sorte. Or, il faut savoir que, dans les années 70, le nombre annuel de ces jeunes victimes était trois fois supérieur à ces chiffres, ce qui montre que les jeunes ne constituent un obstacle ni à la prévention ni à la répression, et que, lorsque la sécurité de leur environnement routier s'améliore, les jeunes s'améliorent autant que les autres classes d'âge¹.

- LA PRATIQUE DES SPORTS EXTRÊMES

Très généralement, on déplore trois cents décès par an chez les quinze/vingt-cinq ans lors des accidents de sports, les sports extrêmes contribuant le plus à cette mortalité. Sans aller jusqu'à l'extrême, la pratique trop intensive d'un sport peut être aussi assimilée à une conduite à risques, lorsqu'elle est associée au dopage, aux consommations d'alcool ou de drogues ou aux actes de violence. La fréquence des accidents de sports est logiquement associée à l'intensité de la pratique sportive.

- LES COMPORTEMENTS SEXUELS À RISQUES

L'évaluation précise de ces comportements est difficile à établir, mais les enquêtes sur la sexualité montrent qu'il s'agit d'une mise en danger de soi fréquente à partir de l'adolescence.

- LES SCARIFICATIONS

Le *piercing*, une prise de risques ? Équivalents contemporains des marquages corporels qui accompagnaient la deuxième phase (la liminarité) des rites de passage entre enfance et âge adulte dans les sociétés traditionnelles, les *piercings* peuvent, lorsqu'ils prolifèrent, être sources d'infection, et donc de mise en danger de soi, nous rappelant ainsi la fonction de la deuxième phase, la mise à l'épreuve du corps et de l'esprit.

1. Sur la question du risque routier des jeunes, voir l'ouvrage que nous avons consacré à cette question, *La Mortalité chez les jeunes*, P.U.F., Paris, 2001.

- LES FUGUES

Chaque année, environ trente-quatre mille jeunes fuguent dans notre pays, ceci concerne environ 5% des jeunes. Pour beaucoup, ces fugues peuvent être de courte durée, il n'en reste pas moins que ce comportement représente une mise en danger de soi et traduit un malaise dans les relations familiales, ce qui se reflète d'ailleurs dans le récidivisme important de ce comportement.

- LES CONDUITES ORDALIQUES ET SUICIDAIRES

Il s'agit par exemple du jeu du foulard, de la roulette russe, du *rums* ou « rodéos » en voiture, des paris risqués, etc. Ces comportements sont sans doute les plus rares et leur évaluation précise est encore plus difficile.

Bien que le thème du suicide sorte du cadre de cet ouvrage, rappelons que l'on déplore chaque année six cents suicides et quarante mille tentatives de suicide chez les quinze/vingt-quatre ans. Cette mise en danger « définitive » de soi partage certainement avec la prise de risques, l'addiction ou la transgression, les déterminismes familiaux que nous allons aborder plus loin.

L'addiction

Abordons maintenant l'usage de substances psycho-actives — licites ou illicites — leur abus et l'entrée dans la dépendance.

- LA CONSOMMATION D'ALCOOL

Elle reste rare avant quinze ans et se banalise surtout à l'adolescence : 84% des garçons et 76% des filles de dix-sept/dix-huit ans déclarent une consommation dans le mois précédant l'enquête. Ce qui est plus préoccupant réside dans le fait que 21% des garçons et 8% des filles de ces âges reconnaissent un usage régulier d'alcool. Cette importante minorité de jeunes est fortement à risque d'une évolution vers l'alcoolisation excessive et l'alcoolodépendance. Par ailleurs, et fortement liée à la thématique des accidents de la route, se développe de plus en plus dans notre

pays, chez les jeunes, un mode d'alcoolisation « anglo-saxon », le *binge drinking* : boire massivement¹ et rapidement les soirs de fin de semaine, non pour rechercher le plaisir, mais pour obtenir l'ivresse, la « défonce » le plus vite possible.

- LE CANNABIS

L'usage excessif de cannabis est bien connu maintenant grâce aux études épidémiologiques : 60% des jeunes y ont goûté au moins une fois, un adolescent sur six (16%) consomme régulièrement du cannabis. Il y a donc une forte augmentation et une banalisation contemporaines de l'usage de ce produit², et son usage régulier devient plus fréquent que l'usage régulier d'alcool dans cette population. Contrairement aux *a priori*, l'usage régulier est plus fréquent parmi les jeunes de milieu favorisé (cadres). Parmi ces centaines de milliers d'adolescents, un certain nombre évoluera vers l'abus, puis la dépendance au cannabis.

- LE TABAC

Sa consommation est plus banalisée par les parents car il s'agit d'une drogue licite. Il faut savoir que 40% des garçons et 39% des filles de dix-sept/dix-huit ans fument quotidiennement, débutant là une addiction dont ils auront bien du mal à se débarrasser par la suite, et qui sera la cause de nombreux décès plus tard. Par ailleurs, la composante dépressive de cet usage est à rappeler : la moitié des sujets évoque la lutte contre la dépression, surtout les filles, et souvent cet aspect de la mise en danger de soi n'est pas reconnu parce que légal...

- LES POLYCONSOMMATIONS

Un aspect qui majore le risque de ces entrées dans l'addiction est la fréquence des polyconsommations : usages réguliers de cannabis, d'alcool, ou de tabac, ivresses sont fréquemment associés, particulièrement chez les filles. Les tentatives de suicide sont également associées statistiquement à l'usage de cannabis,

1. Définition précise : « Boire plus de cinq verres en une seule occasion pour les hommes, plus de quatre verres pour les femmes. »

2. Même si ce phénomène d'augmentation se stabilise actuellement.

et, plus généralement, les débuts de l'addiction à l'adolescence sont très liés aux états dépressifs.

- LES COMPORTEMENTS ALIMENTAIRES

Nous mentionnerons rapidement les troubles des comportements alimentaires (anorexie, boulimie) qui entretiennent des rapports avec l'addiction ; la forte augmentation contemporaine de l'obésité chez les jeunes Français peut être vue sous l'angle d'une mise en danger de soi (à long terme) ; elle comporte de plus des aspects familiaux importants (transmission intergénérationnelle, modes de vie, styles éducatifs).

La transgression

Elle se traduit par deux phénomènes : le comportement antisocial et la délinquance. Le premier s'avère souvent un facteur prédictif du deuxième.

Dans la plupart des pays industrialisés, on distingue deux groupes : le plus important, ceux qui font preuve d'un comportement antisocial seulement à l'adolescence (20% des générations), et celui plus réduit de ceux qui le manifesteront à vie (5%). Autrement dit, il y a une grande concentration des comportements violents : 50% de l'ensemble des dits comportements violents sont commis par 6% des sujets dans une population donnée... Les comportements délictueux sont évidemment plus fréquents chez les garçons, et ce d'autant plus qu'ils sont violents : il y a moins de différences entre garçons et filles pour le vol, par exemple, que pour les agressions. Enfin, on constate une corrélation entre violence imposée et violence subie : les jeunes qui agressent ont plus de risques d'être agressés également.

Ce qui frappe l'esprit est la grande continuité et la forte prédiction du phénomène : les travaux longitudinaux, suivant l'enfant de la naissance à l'âge adulte, montrent par exemple que 70% des cas de comportements antisociaux à onze ans peuvent être prédits par le jugement de la mère ou celui d'un éducateur entre zéro et trois ans. Cette continuité a été observée dans divers pays : elle est d'autant plus forte lorsque la manifestation initiale prend la forme de l'agression physique chez l'enfant, et si cette dernière devient

chronique, elle conduit souvent à la délinquance, violente ou non violente, de l'adolescent. Ce résultat a été observé aux États-Unis, au Québec et en Nouvelle-Zélande. Ce qui est intéressant, c'est que cette continuité s'observe chez les garçons, mais non chez les filles. La délinquance des filles est donc plus compliquée à prédire et il restera à comprendre ce qui inhibe la trajectoire vers celle-ci.

C'est à partir de ce type de travaux que l'expertise collective de l'INSERM a fait récemment « scandale » en posant que le syndrome d'hyperactivité et de déficit attentionnel chez l'enfant était un facteur prédictif du comportement antisocial de l'adolescent. Les travaux les plus récents montrent toutefois que l'hyperactivité n'est pas à elle seule prédictive de l'antisocialité, elle l'est seulement lorsqu'elle est associée à d'autres troubles de la conduite. Il faut savoir « ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain » et utiliser ce type de connaissances scientifiques à bon escient, c'est-à-dire vers le soin et l'aide, et non vers l'étiquetage ou la stigmatisation. Mais quel psychologue niera l'importance du dépistage précoce des enfants à risques ?

En ce qui concerne la délinquance des jeunes, voici exposés dans les trois tableaux ci-dessous les derniers chiffres :

DÉLITS

	2000	2004
Condamnés tous âges :	446 815	485 847
Moins de 16 ans :	16 957	21 682
16 à moins de 18 ans :	19 480	19 459
18 à moins de 20 ans :	40 234	52 546
20 à moins de 25 ans :	92 890	103 810

DÉLITS ROUTIERS 2004

Mineurs :	1 508
18-19 ans :	15 593
20-24 ans :	50 384

CONTRAVENTIONS

	2000	2004
Condamnés tous âges :	133 073	109 693
Moins de 16 ans :	564	653
16 à moins de 18 ans :	610	622
18 à moins de 20 ans :	7 389	9 350
20 à moins de 25 ans :	26 472	23 382

Il faut savoir toutefois que les chiffres de la délinquance sont très sensibles à l'activité des services, car ce sont les policiers qui sont les producteurs de statistiques. Par exemple, dans la période récente, on constate un durcissement des lois et de l'activité répressive à l'égard des plus jeunes, surtout les moins de seize ans. Reste que ce durcissement correspond à une augmentation de la précocité des actes délictuels, précocité grandissante que l'on observe aussi à propos des prises de risques et des addictions.

En tout cas, pour conclure, on voit l'importance du phénomène car, chaque année, environ deux cent mille jeunes sont repérés pour un acte de délinquance.

*

Ces conduites prennent place au sein d'un continuum temporel quant à la fréquence de leur manifestation : la majorité des adolescents en restera au stade de l'expérimentation, une minorité (importante, entre 10 et 20% des 8 millions de jeunes Français selon les estimations) s'engagera dans des répétitions de l'usage ou des pratiques qui les conduiront vers l'excès, la dépendance pour les produits ou « l'addiction aux risques », les prises de risques excessives, les blessures pour les pratiques, ou les sanctions pénales pour le non-respect des règles. La précocité plus importante actuellement de ces phénomènes (quatorze ans au lieu de seize ans, deux ans plus tôt qu'il y a quelques années) est en elle-même un facteur qui aggrave le problème.

L'objet de cet ouvrage est précisément de mieux comprendre les influences familiales et sociales qui orientent le devenir d'une conduite à risques. Qui sont ces adolescents qui s'engagent dans le processus du danger ? Quelles sont leurs familles ? Comment la « plate-forme » familiale protège-t-elle ou expose-t-elle aux risques ?

Certes, nous aurions pu tout autant écrire sur la protection, les adolescents qui ne se mettent pas en danger, qui ne deviennent pas accidentés, dépendants, délinquants, etc., en fait la majorité des adolescents. La société demande aux chercheurs de travailler sur les trains qui arrivent en retard, non sur ceux qui sont à l'heure ! Par rapport aux milliers d'articles scientifiques sur la violence, le malaise, la maladie, combien d'articles sur l'amour, sur le plaisir, sur le bonheur ?

De plus, pour un psychologue, la prudence, la modération et le respect des règles ne seraient pas des objets moins intéressants, moins complexes à comprendre que la prise de risques, l'addiction ou la transgression. D'ailleurs, elles n'en constituent pas les « négatifs », les « creux », mais elles obéissent à d'autres logiques, d'autres mécanismes : nous ne sommes pas prudents pour des raisons inverses de celles qui nous poussent à prendre des risques. Nous reviendrons sur ces points.

Ceci dit et malheureusement, l'étude de la mise en danger de soi se justifie car la proportion de jeunes « qui vont mal » ne cesse d'augmenter : dans les années 60-70, il y en avait un par classe qui « allait mal », cette proportion a progressivement augmenté, et cela commence à déborder sérieusement les capacités de réaction et d'anticipation des enseignants et des personnels sanitaires et sociaux. Si la consommation d'alcool et de tabac a baissé, si les accidents ont diminué, la consommation de cannabis et la fréquence des dépressions ont augmenté. La prise en compte des souffrances psychologiques des jeunes deviendra une priorité de notre système d'éducation et de santé, puisse cet ouvrage contribuer à résoudre ces difficultés.